

La raison psychotique

Pierre BRUNO

*Mon grand-père disait : “Il ne faut pas être un mouton”...
et tout le monde a suivi.
Un analysant*

*Le vouloir-vivre explose sans remords l'éternité durant
il n'y a pas de mort
force nous est de nous y plier
il y a de temps à autre le oui
oui nous le voulons ainsi
nous ne pouvons pas choisir le rien absolu.
Ivan Blatny*

I

L'objet de cet article est de reprendre l'examen de la psychose, c'est-à-dire d'une des trois formes, avec la névrose et la perversion, « qui assujettit ¹ ». Assujettir n'est pas subjectiver, verbe dont la sémantique indiquerait plutôt le chemin qu'un sujet doit faire pour se libérer, par le symptôme, de l'immuabilité du fantasme (et non de se libérer du symptôme par un fantasme... thérapeutique). Assujettir désigne la constitution d'un sujet syncopé à cause du contrechamp de l'inconscient (conséquence de ce que l'habitat langagier préexiste au parlêtre). Ce contrechamp est définitivement inaccessible, à cette réserve décisive près que, une fois cernée la *raison* de cet irrémédiable, il est permis au sujet de choisir son symptôme pour boussole. « Raison psychotique » pourrait passer pour un oxymore, ou au contraire un pléonasme. Ce n'est à aucun de ces tropes que je veux en plier l'emploi. *Raison* est à entendre dans son sens, dernier à ce jour, c'est-à-dire kantien, qui ne concerne pas l'agencement, bien ou mal formé, de l'intellect, mais désigne l'instance constituée par l'articulation et la mise en valeur des antinomies. Chez Kant, ces antinomies, que chacun d'entre nous s'efforce avec un succès certain de maintenir dans l'oubli, sont figées dans un espace nouménal où les représentations incompatibles sont renvoyées indéfiniment dos à dos. Une issue est pourtant envisageable, au niveau de la quatrième antinomie que je tiens à part : le

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 366.

monde implique/n'implique pas un être absolument nécessaire, qui en soit la cause ². Sous cet habit des Lumières, on reconnaîtra sans peine la question freudienne du transfert, simplement à la reformuler : *existe-t-il un être nécessaire dont le savoir soit ma cause ?* De la réponse oui ou non dépend un athéisme qui ne soit pas un retour à la magie ou une fuite en avant dans l'occultisme. Reste à savoir, si l'on veut entrer dans le temps psychanalytique, quel est cet être nécessaire. *Ce n'est ni Dieu, ni aucun sujet, mais le symptôme.* Grâce à ce sésame, l'expérience analytique (la cure) autorise une réponse à cette antinomie, par-delà l'incompatibilité insoluble des représentations abstraites.

Pour qui balbutie le lacanien, il devinera vraisemblablement que cette dialectique de la raison n'est autre que « l'extériorisation de l'objet *a* ». C'est ainsi qu'on lira le démontage du fantasme, qui consiste, par un retournement, à extraire cet objet, rebelle à toute représentation. Dans la névrose ou la perversion, cet objet *a*, cette perle dans l'huître dont l'ouverture laisserait espérer le miroitement nacré d'un trésor, si l'huître pouvait parler, n'est originairement qu'un corps étranger qui ressemble étrangement au petit caillou dont le petit Hans aurait tant voulu qu'il le blesse. La perle, en psychanalyse, est un père, un père réel, qui, sans intention particulière, condense la résistance du vivant contre cette virtualisation irrésistible qu'impose d'habiter le langage. Sans doute, certains pères, comme celui de Hans que je viens d'évoquer, auraient voulu, et voudront encore, réduire *a quia* ce vivant parce qu'ils s'imaginent que le vivant s'oppose à la loi. Ça produira une phobie, rien de plus, et le vivant trouvera à travers elle le moyen de se manifester, dans la souplesse du serpent, la fragilité de l'araignée, la vigueur d'une mâchoire canine... ou l'élasticité de l'espace. Mais le problème est que, pour que l'action du père réel opère, il faut que ce père ait payé son écot au langage, c'est-à-dire qu'il accepte que son nom l'inscrive, comme père, dans une loi dont on peut dire *a minima* qu'elle interdit la confusion des générations. Quand ce n'est pas le cas, l'assujettissement a lieu sans le Nom-du-Père. C'est la psychose.

Il est bien possible que, en 2005, l'expression « Nom-du-Père » vaille aussi cher, ou presque, sur le marché Internet ³ des mots que « complexe d'Œdipe », avec le risque d'usure, voire de déchirure qui menace tout billet ayant trop circulé. Serait-ce le cas de la foreclusion du Nom-du-Père ? Faut-il tenir pour seule monnaie désormais

2. Les trois premières antinomies concernent le fini et l'infini, l'existence ou l'inexistence du simple, la liberté et le déterminisme. Il est à noter que, pour la quatrième antinomie, Kant se situe explicitement au seul niveau d'une argumentation cosmologique, et non ontologique. Autrement dit, il réserve pour plus tard l'examen de la preuve ontologique qui infère l'existence de Dieu de sa perfection d'essence. Ce tri, en soi, est instructif, dans la mesure où il nous incite, ce que ne fait pas Kant, à nous demander si un être imparfait d'essence est interdit d'être Dieu.

3. Il existe sur Internet un marché des mots où il est possible, moyennant un déboursement variable, d'acheter un mot pour le breveter.

en vigueur le symptôme et dévaloriser le Nom-du-Père comme superfétatoire ? Le problème à résoudre est bien celui-ci : peut-on articuler forclusion du Nom-du-Père avec cette habilitation du symptôme qui, nommant le symbolique et créant sa dé-mesure (on le vérifie dans l'art contemporain, de Manzoni à Nauman, etc. ⁴), paraît bien vouloir se substituer, génériquement, à la capacité de nomination attribuée initialement au père. Autrement dit, quelle est la conséquence de la deuxième époque de l'enseignement de Lacan, qui débute avec le séminaire sur Joyce, en 1975, sur la place de la fonction phallique dans la structure ? Là encore, ce n'est que par la prise en compte du transfert et de sa résolution qu'on pourra conclure, et non par des considérations idéologico-historiques qui ont leur intérêt, mais ne peuvent aboutir en dehors de la praxis théorique analytique ⁵.

Création et mise à plat d'une controverse

C'est bien entendu dans son article de 1958 « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » que Lacan avance la thèse de la forclusion du Nom-du-Père en tant qu'elle fait échec à la métaphore paternelle et à la production de la signification phallique. Cependant, il faut bien peser le titre pour garder la juste perspective de l'article : « question préliminaire ». Celle-ci s'avère être la question du transfert. En quoi donc le transfert est-il modifié par la forclusion du Nom-du-Père ? On ne peut pas dire que Lacan réponde à cette question, sinon par quelques menus indices. On pourrait ainsi opposer l'article presque contemporain sur « La direction de la cure », dans lequel Lacan élabore et expose une doctrine concernant le maniement du transfert dans la cure des névrosés, et cet article sur Schreber organisé, peut-on dire, autour d'un blanc concernant la direction de la cure dans la psychose. Cette remarque mérite d'être prolongée du constat que, si Lacan a encouragé ses élèves à « ne pas reculer devant la psychose », il n'a jamais donné le texte qui comblerait ledit « blanc ». Sans doute l'introduction de la « suppléance » dans le séminaire *Le sinthome*, en 1975, a-t-elle servi de viatique, et quelquefois de bréviaire, à de nombreux analystes lacaniens pour s'orienter dans les cures avec des psychotiques et pour en dessiner l'issue possible, mais, outre l'inflation assez incontrôlée qui a passablement amodié cette innovation théorique capitale, son « application » n'a guère été en mesure de transformer la « question préliminaire » en réponse conclusive. Pour un bon usage de ce concept, il aurait fallu en maintenir la fraîcheur et la contingence.

4. Du parallélépipède du premier où est inscrit, à l'envers, « socle de la Terre », à la compaction de l'espace vide entre les quatre pieds d'une chaise du second, l'art prouve sa capacité à retourner le symbolique pour donner à voir, en le créant, l'imaginaire de « choses » qui n'existent que dans leur revers.

5. C'est la réserve qu'on doit avoir à l'égard du livre de Michel Tort, *Fin du dogme paternel* (Aubier, 2005), dont je partage la critique des nostalgiques du Nom-du-Père (de Pierre Legendre à Charles Melman), mais non les conséquences qu'il en tire.

Pour revenir maintenant à la forclusion du Nom-du-Père, je ne m'attacherai à en faire ni la genèse épistémique, ni l'évolution ⁶. Puisque je veux la mettre à l'épreuve, sachant que, dans *Le sinthome*, Lacan dit que le Nom-du-Père est quelque chose d'assez léger, j'aurai seulement à montrer que sa lecture doit être dialectique et rétroactive, c'est-à-dire partir du tout dernier enseignement de Lacan d'une part et préserver d'autre part ce qu'on pourrait appeler sa nature quantique, à savoir que ladite forclusion est en tout cas imprédictible à partir de ses conditions dans l'Autre. Pour prévenir tout malentendu, elle n'est à confondre ni avec ce que Lacan a appelé forclusion de la castration, ni avec ce que d'aucun a appelé forclusion généralisée, ni avec ce que Lacan nomme la forclusion du sens par le réel et qui est ce à quoi nous devons consentir pour que quelque bout de réel nous reste préhensible.

Définissons d'abord la forclusion comme ce mécanisme qui fait barrage à l'entrée d'un signifiant dans le champ du symbolisable. Ce signifiant étant le Nom-du-Père, quelle substance donner à ce signifiant ? La question n'a jamais laissé Lacan tranquille. Le père est celui qui nomme, mais qui ne saurait être nommé, sinon par lui-même, puisqu'il est « le père du nom ». Or, il ne saurait non plus se nommer lui-même, parce que cela contredirait la logique qui impose qu'un signifiant ne peut se représenter lui-même, *sauf si une distinction stricte démarque nomination et représentation*. C'est la solution de Lacan : le Nom-du-Père est un semblant, c'est-à-dire qu'il produit au cœur de l'espace représentatif un « sens blanc », soit un vide non représentatif (la dénomination principielle chez Lacan est celle du « signifiant asémantique ») qui, en marquant la limite de la représentation, en permet le jeu. On sait par ailleurs que, dans *RSI* notamment, Lacan s'interroge sur les divers plans de nomination, réservant à l'inhibition d'être nomination de l'imaginaire, à l'angoisse d'être nomination du réel et au symptôme d'être nomination du symbolique. Qu'est-ce que nomme, dans ces conditions, le père ? Devons-nous en déduire que, dans l'expression Nom-du-Père, nous devrions entendre seulement que le père est nommé ? Si c'était le cas, la lecture courante selon laquelle le Nom-du-Père serait la nomination, par le père, du désir de la mère serait à récuser. Le Nom-du-Père aurait pour unique fonction de se substituer au désir de la mère, une fois celui-ci élidé. La question dès lors se reporterait : qu'est-ce qui cause l'éliision du désir maternel ? Cette conception n'est pas sans intérêt : que le père, nommé tel, vienne à la place du désir de la mère, sans que celui-ci soit pour autant nommé, mais seulement élidé, sonne juste. Cependant, la fonction du Nom-du-Père n'est pas élucidée suffisamment par cette réduction. En effet, si l'on veut conserver la thèse selon laquelle le père est bien le père du nom, il faut conclure que, dans le Nom-du-Père, la nomination relève du père, requiert cet

6. Sur cette genèse, il est recommandé de lire l'ouvrage d'Érik Porge, *Les noms du père chez Jacques Lacan* (Toulouse, érès, 1997) et celui de Jean-Claude Maleval, *La forclusion du Nom-du-Père* (Paris, Le Seuil, 2000).

être nécessaire, au-delà ou plutôt en deçà de l'indice qui spécifie (R, S ou I) la nomination. On peut se demander si alors la nomination n'est pas la borroméanité⁷ elle-même, en tant que propriété qui sous-tend la discrimination entre réel, symbolique et imaginaire en ne les nouant que par un quatrième rond. Dans le Nom-du-Père, c'est donc le père qui est indissociablement nommé et nommant. Indissociablement, parce que la nomination du père par le père implique que celui-ci accepte que son nom ne soit qu'un semblant. Enfin, qu'est-ce qui, le Nom-du-Père étant posé, actionne la métaphore paternelle ? Réponse : le père réel, à distinguer donc du père symbolique. On remarquera que, bien qu'il faille attendre le séminaire *L'envers de la psychanalyse* pour que Lacan développe une théorie du père réel (agent de la castration au sens d'agent d'une action qui s'effectue à travers lui), c'est cependant dans le texte de 1958 qu'il écrit que la rencontre avec un-père-réel est ce par quoi le déclenchement de la psychose a lieu. J'en déduis donc que l'action du père réel provoque le déclenchement psychotique lorsque le *Nom donné au père par le père*, soit le nom par lequel le père se soumet à la loi langagière du symbolique, a été, dans une conjoncture donnée, forclos. On peut reciter la liste de ces conjonctures qui, toutes, indiquent que le père est soustrait comme nom dans le symbolique. Psychose freudienne, soustraction qui provoque un *gap*, une maille ratée, dans la chaîne générationnelle. À suivre cette ligne fermement dessinée, qu'il y ait de la nomination exigerait qu'il y ait du père. Or, c'est cette thèse qu'ébranlera le séminaire sur Joyce.

Une psychose lacanienne

Ce *brainstorming* concernant le Nom-du-Père est, à l'aune du cas de Schreber, relancé par Lacan en 1975. Une autre polarité est mise en place avec le séminaire *Le sinthome* vingt ans après le séminaire sur les psychoses. C'est cette refonte théorique qui nous invite à peser ses conséquences sur la thèse de la foreclusion du Nom-du-Père. Auparavant, je vais m'intéresser au cas de ce patient rencontré par Lacan l'année du séminaire sur Joyce. C'est à la fin de sa rencontre avec lui que Lacan va proposer le syntagme de « psychose lacanienne⁸ ».

D'emblée, la décomposition par le patient de son nom démontre à l'évidence que le nom ici ne tient pas comme nom propre. Dans un registre parent, une analyste m'écrivait que « un père » et « le père » sont des paronymes (un paronyme est un mot qui ressemble homophoniquement à un autre mot, mais en ayant une signification différente – « conjoncture » et « conjecture » par exemple). Elle indiquait par là que « un père » en tant que signification enregistrée par l'état civil n'a rien à voir

7. Propriété topologique isolée par Lacan, selon laquelle, dans une chaîne d'au moins trois ronds, la rupture de l'un quelconque libère les deux autres.

8. J. Lacan, Transcription inédite d'une « présentation de malade ».

avec « le père » en tant que désignant la fonction paternelle. Dans les deux cas, le Nom-du-Père n'opère pas dans l'ordonnement du signifié, signifié auquel le sujet est soumis comme à un bombardement contre lequel il n'aurait aucun autre recours que le morcellement métonymique des projectiles, ou une analyse logico-linguistique difficile à conclure.

Le patient rencontré par Lacan, disons monsieur G., est en proie au même phénomène que Lucy, la fille schizophrène de Joyce, sous la forme de paroles imposées. De ce point de vue, l'enjeu premier de l'entretien est pour Lacan de prouver que G. n'est pas paranoïaque. Lacan le presse en effet de préciser qu'il se sent « psychologiquement » être femme, mais qu'il ne fait pas l'expérience d'être femme. « C'était plutôt une espérance. En quoi c'eût pu être une expérience ? », lui demande-t-il. Cette distinction est décisive, car elle marque la frontière entre la psychose freudienne (la paranoïa) et la psychose lacanienne (la « dite schizophrénie »). Ce n'est pas que le pousse-à-la-femme, à savoir la « solution d'être la femme qui manque aux hommes ⁹ », soit, dans celle-ci, absent, mais, dans la psychose lacanienne, les conditions ne sont pas réunies pour que cette solution advienne. Chez Schreber aussi d'ailleurs, cette solution est, dans la première phase du déclenchement, correspondant au délire de persécution, dite « prématurée ¹⁰ ». La différence est que, chez Schreber, a lieu cet événement qui en permet la mise en place : la mort, hallucinée, de Schreber. Certes, cette néantisation du sujet n'a pas lieu dans le symbolique. Elle est le pendant, dans le réel, de la négativation phallique qui n'a pas eu lieu. Mais, telle quelle, elle a pour conséquence un consentement au devenir *La* femme, celle de Dieu, avec l'émasculatation qu'elle implique, mais aussi avec la transformation des nerfs qui rend Schreber apte à la volupté féminine, puisque la jouissance phallique lui est inaccessible ¹¹. Avec monsieur G., le devenir *La* femme reste en revanche velléitaire. Monsieur G. n'a pas fait l'épreuve de sa néantisation comme sujet, ni symboliquement ni hallucinatoirement. Ce qu'est l'*aphanisis* du sujet névrotique, ou ce qu'est l'hallucination de sa mort pour Schreber lui reste étranger. On peut ajouter que l'identification narcissique à l'objet, qui caractérise la mélancolie et qui se traduit par le fait que le sujet ne peut disposer que de lui-même comme objet, et non d'un objet partiel quelconque à présenter à la néantisation langagière, lui est aussi fermée. En conséquence, monsieur G. se trouve dans une zone d'incertitude quant à son être, faute de disposer de ce qui fait, pour tout autre, le contour de son être, à savoir *l'épreuve de son inexistence*.

Au début de l'entretien avec Lacan, monsieur G. fait part à celui-ci qu'il est dans un monde imaginaire, dont il se pense comme étant « le centre solitaire, le

9. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 566.

10. *Ibid.*, p. 566.

11. Marquons cependant, y compris dans la paranoïa, la limite de cette solution : l'union avec Dieu n'est jamais qu'asymptotique.

démiurge d'un cercle solitaire ». Ce monde est entouré de murs, et serait imperméable à la réalité extérieure. À ce point du dialogue, il se trouble. Ce monde imaginaire, ce « songe intérieur », est habité par « celui qui se masturbe ». Ne pouvant dire *je*, ne pouvant subjectiver son rapport au pulsionnel autoérotique, il ne peut que répéter : celui qui se masturbe ne peut que « continuer à dire qu'il se masturbe ». Lacan intervient alors pour lui proposer une formulation qui puisse convenir à décrire ce qui lui arrive : « Vous êtes la proie d'un songe déterminé. » Dans cette formulation, le sujet est *assujetti* comme pur signifié par un signifiant de l'Autre. C'est à ce moment, en réponse à cette interprétation de Lacan, que l'angoisse se manifeste chez monsieur G., signalant le manque d'une barre entre le signifiant de l'Autre et le signifié au sujet, barre de « résistance à la signification ». L'angoisse émerge parce que Lacan lui a signifié que son cercle intérieur, dans lequel il se croyait maître chez lui et à l'abri de l'Autre, est en fait le lieu où il est rêvé par l'Autre. On peut, à partir de là, saisir en quoi ce patient, qui est d'une lucidité sans pareille concernant son impasse propre, peut demander : « Pourquoi est-ce que je ne peux m'identifier ? » Question, répétons-le ici, qui n'est pas celle du paranoïaque, qui peut, asymptotiquement, en devenant *La femme*, s'identifier au lieu de l'Autre, et y jouir d'une jouissance transsexualiste.

II

Nous sommes d'une culture où il n'y a qu'un pas de la psychose à la folie, ce qui a un double inconvénient : une ségrégation de la psychose et un refus de la voir quand elle se présente, ce qui est pourtant l'ordinaire, dans son habit de normalité. Chez tel patient pourtant, une parole imposée à bas bruit suffit pour signer la psychose. Chez tel autre, un enfant, l'énoncé dit à son thérapeute de façon réitérée, en sortant des WC : « Pourquoi me regardes-tu comme si j'étais une fille » signe le délire. À vrai dire, la normalité pourrait bien servir, infiniment mieux que tous les DSM, à détecter la psychose dans l'absence d'états d'âme, de dérobade ou de tortuosité, qui sont le quotidien de la névrose. Cet abord moins idéologique de la psychose scandera peut-être autrement l'histoire de la folie, mais ce n'est pas sûr. Si en effet c'est de l'intérieur de la psychanalyse, et de nulle part ailleurs, que l'attention a été portée pour la première fois sur une psychose à bas bruit, est-ce avec l'objectif de détecter le trait, « l'oreille pointue de l'extra-terrestre », qui permettrait de ne pas rendre poreuses les frontières de la psychose ou est-ce avec l'intention de défendre un continuum dans lequel la psychose serait un excès de névrose ou bien la névrose une psychose pusillanime ? Difficile à dire. Pour ma part, je ne considère pas que nous devrions fermer les yeux sur les formes d'assujettissement, mais, au-delà du « diagnostic », la question du rapport au symptôme qui agit le sujet est prioritaire. De fait, le seul axiome auquel nous devrions nous confier est de ne pas corseter ou infléchir notre relation transférentielle à l'autre à partir d'un tri que nous ferions entre « bonnes » et « mauvaises »

formes – pas plus que nous ne devrions le faire à partir du choix d’objet ou du hasard de la nationalité ou de l’ethnicité. Cela parce que le mal, qui existe, n’est pas localisable dans un for intérieur, quel qu’il soit, mais qu’il résulte de la nature des liens sociaux qui le rendent, dans certaines conditions, inévitable, sauf à ceux qui justement, au moyen de leur symptôme, ont préservé une marge de liberté à l’égard du lien social, dans lequel ils sont par ailleurs pris et déterminés. L’éthique commence avec la fidélité au symptôme et l’insoumission au fantasme ou au délire.

Comme si

Pour y voir plus clair dans ce domaine, prenons un article pionnier, celui d’Helen Deutsch, de 1942¹², intitulé « Some forms of emotional disturbance and their relationship to schizophrenia », où la psychanalyste promeut la fameuse catégorie des « als ob », « as if » ou « comme si ».

Helen Deutsch examine le cas de patients qui, derrière une façade lisse de normalité, finissent par susciter chez ceux qui les fréquentent une inévitable question : qu’est-ce qui ne va pas ? (*what is wrong ?*). À cette question, elle répond : « Pour l’analyste, il est bientôt clair que toutes ces relations sont dépourvues de toute trace de chaleur, que toutes les expressions d’émotion sont formelles, que toute expérience intérieure est totalement exclue. Cela ressemble au jeu d’un acteur techniquement bien formé mais qui est dépourvu de l’étincelle nécessaire pour rendre ses interprétations conformes à la vie¹³. » Or, il s’agit, pour ces patients, non pas d’une affectivité refoulée, mais de « l’absence d’investissement d’objet ». Ce délestage d’objet est à mettre en relation avec ce qui, chez Freud, constitue l’alternative au choix d’objet, à savoir l’identification : « L’identification avec ce que les autres pensent et sentent est l’expression de cette plasticité passive et l’individu est capable de la plus grande fidélité et de la plus vile perfidie¹⁴. » À la différence de l’hystérie, où l’investissement d’objet est une condition nécessaire, leur suggestibilité doit être attribuée « à la passivité et à l’identification de l’automate ». Enfin, conséquence sur la « structure morale », ces individus « comme si » « s’attachent avec une très grande aisance aux groupes sociaux », recherchant par là « à donner contenu et réalité à leur vide intérieur ». Le tableau d’ailleurs n’a pas encore fini d’être noirci, puisque Helen Deutsch donne un dernier trait : « Une autre caractéristique de la personnalité “comme si” est que les tendances agressives sont presque totalement masquées par la passivité, donnant un

12. Quasi simultanément paraît (en 1943) l’article de Federn « La psychanalyse des psychoses », dans lequel la direction, différentielle, de la cure vise à pallier une « faiblesse du moi », spécifique de la psychose. Cf. Paul Federn, *La psychologie du moi et les psychoses*, Paris, PUF, 1979.

13. H. Deutsch, *La psychanalyse des névroses*, Paris, Payot, 1970, p. 225.

14. *Ibid.*

air de bonté négative, de douce amabilité, qui est cependant facilement convertible en mal ¹⁵. » La finesse clinique de ce portrait est, comme toujours avec cette psychanalyste, impressionnante. On remarquera, par exemple, combien les traits « acteur techniquement bien formé » et « automate » résonnent avec la phénoménologie assez bien connue de l'autisme. Si nous comparons ces « comme si » avec monsieur G., le patient rencontré par Lacan, il y a chez ce dernier non seulement une difficulté avec l'investissement d'objet, mais une maladresse, voire une infirmité, quant à sa capacité d'identification qui sans aucun doute dessert une adaptabilité sociale qui ne fait pas défaut aux « comme si », qui, si l'on en croit Helen Deutsch, ont cette aptitude de phasmes à se fondre dans l'ensemble gris des gens « comme il faut ».

Trois cas sont présentés et dans l'ensemble ils sont construits selon une ligne théorique qui doit l'essentiel à Freud et à Abraham : le retrait de l'investissement d'objet. Cependant, l'explication de ce constat penche du côté de l'*egopsychology* dans la mesure où c'est dans le système éducatif que la recherche étiologique est focalisée et non sur le désir de l'Autre, maternel ou paternel. Ainsi, dans le deuxième cas, voici comment Helen Deutsch présente sa patiente : « Une patiente, enfant unique d'une des plus vieilles familles nobles d'Europe, avait été élevée dans une ambiance exceptionnelle. Sous le prétexte de fonctions officielles et tout à fait en harmonie avec les traditions, les parents avaient confié les soins et l'éducation de leur enfant à des étrangers. À certains jours précis de la semaine, l'enfant était amenée devant ses parents pour un "contrôle". Au cours de ces rencontres, il y avait un contrôle formaliste des résultats pédagogiques obtenus : un nouveau programme et de nouvelles directives étaient donnés à ses précepteurs. Puis, après un adieu froid, cérémonieux, l'enfant était renvoyée dans ses appartements. Elle ne recevait de ses parents ni chaleur ni tendresse ; les punitions ne venaient pas directement d'eux. Cette séparation virtuelle d'avec ses parents s'était effectuée très tôt après la naissance. Peut-être l'élément le plus fâcheux du comportement des parents, qui n'accordaient à l'enfant qu'une chaleur très parcimonieuse, était-il le fait – et cela était renforcé par tout le programme de son éducation – que leur *existence* véritable était considérablement mise en valeur et que la patiente était élevée dans l'amour, l'honneur et l'obéissance envers eux, sans jamais ressentir ces émotions directement et avec réalisme ¹⁶. »

Je soulignerai, dans cette description, deux termes : celui de « virtuelle » et celui d'« existence », celui-ci étant d'ailleurs déjà souligné par Helen Deutsch. Quant au premier, il est patent que le désir parental (impossible ici à différencier) est que l'Autre reste symbolique, soit dans un registre de virtualisation que rien de réel ne viendrait bousculer. La castration de l'Autre est, dès lors, inenvisageable. Quant à l'*existence*, elle est elle-même enveloppée d'un recouvrement imaginaire qui la situe

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*, p. 226-227.

comme idéal, ce qui redouble l'effet du premier plan. On ne peut manquer d'évoquer une éducation à la Schreber, où l'instance parentale est décalquée sur une programmation infaillible pas seulement dans son mécanisme mais aussi dans sa finalité. Entre la présence virtualisée et l'existence idéalisée, nul pont n'est subjectivable puisque le désir de l'Autre, s'il est interrogé, comme le montre le cours de la cure, ne peut l'être qu'au niveau de l'idéal. Helen Deutsch rapporte cet ensemble de mécanismes à l'absence de fixation (*cathexis*) de l'objet. Sa patiente ne peut établir de relation d'objet parce que l'objet qui est à sa disposition (parents et domestiques) ne l'a pas investie libidinalement, à elle. Ainsi, non seulement le choix d'objet est mis en échec, mais les identifications aux objets sont « hésitantes et transitoires », d'où une régression au narcissisme et la difficulté d'intériorisation du surmoi. Cette lecture simple a sa pertinence. Mais elle présente cependant des zones d'ombre, parce que la condition de la psychose apparaît nécessaire mais pas suffisante.

Qu'en est-il en effet de la genèse de l'objet ? Dès lors qu'il parle, le parent, quel qu'il soit, s'institue comme Autre. Il y a, à cet égard, une consistance originaire de l'Autre. L'Autre, le support du signifiant, en tant que ce signifiant est présumé avoir un sens, dès lors qu'il parle, consiste. On peut écrire l'implication : si S, alors I. Cette implication, notons-le, ne dit rien de l'existence de l'Autre qui, à ce niveau, n'est pas réel, rien n'assurant qu'il subsiste en dehors du sujet. Dans le cas qui nous intéresse, l'intervention déléguante des parents met en place un processus éducatif dans lequel le sujet est joui, c'est-à-dire assujéti à des signifiants de commandement aussi purs que possible, dont le réseau, additionnel, constitue ce qu'on appelle l'étiquette. Il y a mise en place d'un Autre à deux étages : l'Autre délégant (les parents et, en deçà, en amont, l'Autre de l'aristocratie) et un Autre délégué. La duplication de cet Autre a sans doute des conséquences au niveau de l'objet partiel (même l'objet fécal est prélevé dans l'Autre puisque, pour ce dernier objet, la demande vient de l'Autre, comme si l'objet fécal lui appartenait). Comment décompléter l'Autre puisque l'acteur du prélèvement de l'objet ne sait jamais à quel Autre il est voué ? Cependant, ce dédoublement de l'Autre est toujours plus ou moins à l'œuvre même si, dans le cas présent, le dédoublement aboutit à une scission. Il n'est donc pas possible d'en faire la cause de l'assujétissement psychotique, tout au plus est-ce une condition facilitante. Il est en revanche éclairant de partir de la dialectique initiée par le prélèvement de l'objet partiel dans l'Autre. Ce prélèvement est un enjeu de jouissance : actif ou passif ; jouir ou être joui. Or, on observe très tôt, que ce soit dans le refus de l'allaitement, celui de l'apprentissage de la propreté, ou ailleurs, un non agi ou parlé, qui est le noyau du symptôme. Le sujet se constitue dans une division qui revendique d'un côté son droit à jouir de l'Autre en faisant de l'objet qui lui est prélevé un yo-yo et de l'autre son droit à ne pas en être joui. L'assujétissement psychotique suppose que ce non symptomal est banni du discours permis, ce qui oblige le sujet soit à étouffer ce non symptomal,

soit à se situer hors discours. Ainsi, « les violentes crises de colère et de rage auxquelles elle [la patiente] était sujette furent maîtrisées avec succès, faisant place à une obéissance très souple ». Lacan nomme Nom-du-Père le signifiant qui permet d'accueillir ce non symptomal et qui *légalise* le prélèvement dans l'Autre des objets qui le décomplètent en intégrant ces objets dans un ensemble commandé par la négativation phallique, c'est-à-dire par la soustraction irréversible à l'Autre du signifié que constitue pour cet Autre le sujet. C'est cet opérateur qui, chez cette patiente d'Helen Deutsch, manque à l'appel.

Qu'est-ce qui fait l'intérêt de cet article ? Certes, Helen Deutsch reste prudente, elle a l'idée, comme Lacan, que c'est caractéristique de la psychose avant l'entrée dans la psychose, pour parler comme alors. Mais l'idée force est celle de la psychose comme *application* de la normalité, ou comme *simulation* de celle-ci, quelle qu'elle puisse être. Ce n'est pas du tout de l'ordre du semblant, car le semblant implique, au contraire, une reconnaissance de l'impossible recouvrement du réel par le sens : il y a un lieu asémantique. Cette simulation est-elle de l'ordre d'une identification imaginaire ? Est-ce, comme le dit Lacan de Schreber avant le déclenchement, une identification au désir de la mère ? Si une identification implique l'Autre réel, il semble que, pour ce qui est du « comme si », aucune identification tant soit peu durable soit possible. Cette labilité identificatoire extrême qui caractérise la schizophrénie, on a bien vu, avec monsieur G., qu'elle découlait d'une contradiction interne. Pour ce qui est de ce dernier, nous avons vu comment celle-ci s'enracinait. Comment s'identifier à l'Autre sans que, par cette identification, l'Autre ne soit plus tel qu'il puisse sans limite jouir du sujet ? Ce que j'ai indiqué comme l'origine du symptôme, à savoir *je ne veux pas être joui par l'Autre*, est donc une condition de l'identification. En prenant comme fil directeur l'identification, nous pouvons d'ailleurs décliner les modes par lesquels, faute d'une loi qui fasse contention au désir de l'Autre, le sujet peut construire une prothèse qui soit une loi sans esprit. Pour ne pas être sujet simulat, reste la solution de l'Autre simulé, telle la machine de contention construite par Temple Grandin ¹⁷. Par la construction d'un Autre-machine (figure emblématique du matérialisme « bourgeois » qui a fait le lit du capitalisme), Temple Grandin obtient un Autre qui, d'une part, la guide d'une main sûre, d'autre part et surtout ne jouit pas.

Psychose blanche

C'est le sous-titre de l'ouvrage paru en 1973 aux éditions de Minuit, écrit par André Green et Jean-Luc Donnet ¹⁸. Dans les trente années écoulées depuis l'article d'Helen Deutsch, il ne s'est pas rien passé. Si je choisis cependant de faire ce saut, en

17. Temple Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994.

18. A. Green et J.-L. Donnet, *L'enfant de ça. La psychose blanche*, Paris, éditions de Minuit, 1973.

dehors du fait que je n'ai nulle visée d'exhaustion, c'est que l'article de Deutsch fait point de capiton peu après la mort de Freud et amorce la prise en compte de ces psychotiques incertains qui, avec les névrosés récalcitrants, vont habiter les marges de cette nouvelle frontière que constituent les organisations narcissiques¹⁹. C'est aussi que le livre de Donnet et Green qui reprend à son compte la problématique de l'organisation narcissique, legs bien trituré de Karl Abraham, est écrit par deux auteurs qui ne sont pas sans avoir lu et entendu l'enseignement de Lacan. Les auteurs font le compte rendu d'une consultation unique avec un nommé Z. Ce n'est donc pas une psychanalyse. Z est né d'une liaison entre la mère et le gendre de celle-ci. « Enfant de ça », se définit cet homme. Il est hospitalisé pour une dépression.

À partir de cet entretien unique, retranscrit intégralement en une vingtaine de pages, Donnet et Green écrivent plus de trois cents pages qui, incontestablement, constituent une somme impressionnante de savoir, dont l'enjeu est, d'une part, de reconstituer le processus qui aboutit à « une modification qualitative où il faut bien reconnaître un changement structural²⁰ », d'autre part de promouvoir la catégorie de « psychose blanche », expression qui, à l'insu des auteurs, pourrait s'entendre comme une psychose sans psychose puisque, tout au long de leur questionnement, les auteurs hésitent à trancher entre une « structure psychotique » déjà là (et qui se révèle), une prépsychose, une psychose non identifiable dans ses formes classiques, etc. On voit d'emblée le clivage entre la minceur du matériau et l'ampleur du compte rendu, ce qui ne serait pas un constat critique si aussi bien dans la conduite de l'entretien que dans la reconstitution de la conjoncture du déclenchement, terme d'ailleurs que les auteurs évitent autant que possible, l'attention portée au message du sujet n'était subordonnée à la construction d'une machine explicative plutôt lourde, aggravée par les états d'âme contre-transférentiels des auteurs. Comme de règle, ces états d'âme contaminent la lecture du cas, au lieu de permettre son examen « sans ajout ». La géologie et l'archéologie du symptôme, soit ce par quoi ce sujet se déjouit de l'Autre, par le meilleur (l'art musical) ou le pire (le délire de persécution), restent, de ce fait, peu éclairées, et ce d'autant plus que le matériau brut n'est pas sans prêter à confusion sur certains points essentiels.

Tâchons cependant d'établir d'abord le relevé de ce qui paraît, à la lecture de la transcription de l'entretien, suffisamment assuré, en tenant compte de la version retenue par les auteurs.

- M. Z donc est né de l'union entre sa mère et le gendre de celle-ci (le mari d'une sœur aînée de Z, demi-sœur donc). Un double divorce s'ensuit : celui de la mère

19. Cf. par exemple Otto Kernberg, *La personnalité narcissique*, Paris, Dunod, 1997.

20. A. Green et J.-L. Donnet, *L'enfant de ça. La psychose blanche*, op. cit., p. 172.

et de son mari, qui cependant reconnaît Z (qui en parle comme son « père-de-nom ») ; le divorce entre le gendre (le « vrai » père de Z) et sa femme (la demi-sœur de Z).

- La période-clé pour le *repérage* de la psychose se situe entre l'âge de 14-15 ans et de 18 ans. Dans cette période se situe une série d'événements qui, malgré quelquefois les versions différentes qui en sont données par Z, peuvent s'inscrire dans une succession fiable : 1) intérêt pour et réussite dans la musique (Z est accordéoniste) ; 2) déménagement dans un logement dans lequel les conditions matérielles limitent ou empêchent l'exercice de la musique ; 3) rencontre d'un chef d'orchestre et de sa femme qui accueillent Z pendant deux mois ; 4) Z questionne sa mère sur son « vrai » père et celle-ci lui avoue la vérité ; 5) rencontre de Z avec son « vrai » père (qui est remarié et a trois enfants) et séjour de trois mois chez lui ; 6) retour au domicile de la mère et du beau-père.

Dans ce déroulement, à quel moment émerge la dépression ? En fait, il y a deux moments où la dépression est attestée : le moment corrélé au déménagement (2) et le moment de retour au domicile (6). Cependant, pour Donnet et Green, le moment décisif, celui où se découvre (ou s'enclenche) la structure psychotique, est celui de la révélation à Z par sa mère de sa vraie filiation. Cette révélation aurait un effet psychotisant. Nous verrons quels sont les arguments. Il y a pourtant eu, les auteurs le reconnaissent, une dépression avant cette révélation. Cette première dépression est liée à la promiscuité imposée par l'exiguïté du nouveau logement. Donnet et Green ne considèrent pas que l'environnement matériel est déterminant dans cet empêchement portant sur la musique, mais que c'est l'impossibilité de ne pas entendre les ébats sexuels de la mère et du beau-père qui est décisive : « On pense : "Mon beau bruit ne vaut pas le bruit du beau-père"²¹. » Ce faisant, ils passent à côté de ce qui est dit, avec pourtant assez de netteté, dans le message de M. Z. Après avoir, effectivement, rapporté les conditions de la nouvelle domiciliation (à ce moment-là il est interrompu par l'investigateur qui conclut à sa place : « Alors, évidemment, plus de musique »), Z reprend : « Non, ça m'a, ça m'a fait un trou », et à la nouvelle question de l'investigateur, « C'est là, votre dépression ? », il répond : « Oui, j'ai fait même, j'ai fait du disque, j'ai enregistré chez, chez, j'avais un contrat chez X, et ma dépression a commencé juste à ce moment-là, quoi, je pouvais, même moi, moi qui étais avec mon instrument, j'étais virtuose, je pouvais plus pla-placer une note... » (l'investigateur note, à ce moment-là, que Z, pour la seule fois pendant tout l'entretien, bégaie).

Il est difficile de lire l'énoncé de Z autrement que comme l'irruption énigmatique d'un empêchement intérieur qui défait son art musical et qui n'est en rien, alors, causé par des obstacles extrinsèques. Là, à mon sens, le symptôme grâce auquel Z pouvait se maintenir hors d'une passivation totale à l'Autre maternel, son art musi-

21. *Ibid.*, p. 155.

cal, cède. Pourquoi ? La révélation n'a pas encore eu lieu, mais comme Z le dit, il savait plus ou moins sans vouloir le savoir ce qu'il en était de sa conception – peut-être savait-il même que son père était batteur, musicien comme lui, à moins qu'on mette son propre choix, ce qui bien sûr n'est pas strictement exclu, sur le compte du hasard... En tout cas, une hypothèse aurait dû être, au moins, explorée. N'est-ce pas le succès même de Z, il enregistre un disque, il est sous contrat avec une maison d'édition, qui le met dans la situation d'affronter cette advenue du un-père-réel, c'est-à-dire cette offre d'un avenir dont il suffirait d'assumer l'exception pour qu'il s'accomplisse ? Or, n'est-ce pas en ce lieu névralgique que Z recule, parce qu'il n'a pas les moyens d'assumer cette exception ? S'il en est ainsi, on s'explique mieux le fait qu'il ait essayé de retenter la chance de ce destin, en cherchant, dans le chef d'orchestre puis dans son « vrai » père, le mentor qui lui assurerait le beurre et l'argent du beurre.

Je ne sais pas si cette lecture est démontrable compte tenu de la clinique succincte du cas, mais comment ne pas l'examiner, sauf si un préjugé tenace ne mettait à l'écart le théorème de la forclusion du Nom-du-Père. Celle-ci résulte de trois configurations, et seulement trois. Celle où le Nom-du-Père est absent de la parole maternelle ; celle où le père se prend pour la loi ; celle enfin où le père se prévaut d'être au-dessus de la loi. Schizophrénie, paranoïa, psychose maniaco-dépressive correspondraient respectivement à ces trois configurations. Concernant la première configuration, la formule n'est d'abord qu'approximative. Au lieu de dire « le cas fait par une femme », disons plutôt le fait qu'une femme cause ou ne cause pas le désir de l'homme. C'est la précision apportée par Lacan dans la leçon du 21 janvier 1975 du séminaire *RSI* : le « respect » à l'endroit du père naît de ce qu'une femme cause son désir. Il est d'ailleurs indécidable si cela dépend de l'homme ou de la femme. La chose a lieu, ou non. Si cette configuration doit être rapportée à la schizophrénie, on peut penser effectivement que l'absence radicale de ce catalyseur du désir à l'intérieur du couple parental rend définitivement précaire tout investissement d'objet, la langue étant instrumentalisée et ne pouvant pas franchir le pas du sens. Fixation à l'auto-érotisme, dit Freud. Cela nous éclaire sur un point : ladite relation d'objet est conditionnée par le jeu de l'objet *a*, en tant qu'il ne devient sensible que par l'effet de désir suscité par l'Autre sexe, toujours féminin. Il est patent, par exemple, que dans l'hystérie l'autre femme tient ce rôle et qu'une femme s'identifie à elle pour se délivrer comme cause.

Pour soutenir leur thèse, Donnet et Green font, je l'ai dit, de la révélation le déclin de la psychose. Le résultat en serait l'affaiblissement de l'interdit porté à l'encontre de l'inceste avec la mère. « La perte de l'interdit [...] livre [Z] au désir incestueux comme imminent, réalisable, omniprésent et polymorphe ²² », et d'autre part,

22. *Ibid.*, p. 182.

« le savoir de la faute et la resexualisation des liens exigent de quitter [la mère] absolument et totalement ²³ ». Impasse et horreur donc. Certes. Mais rien dans cette thèse n'explique la faillite du symptôme qui faisait jusqu'alors obstacle au rapport sexuel avec la mère, faillite qui a lieu avant la révélation. Les notations sur le fait que cette révélation introduit non pas « le père réel » mais une « épure du père », que l'« abstraction du père réel » prend ainsi « un caractère paranoïaque », ou qu'enfin le séjour de trois mois de Z chez son « vrai » père révèle à Z son identité avec ce père retrouvé, mais sur un « mode passif » qui témoigne d'une « idéalisation absolue du père », sont ainsi, quoique justes, désarrimées. Sans doute encore il est noté qu'il aurait fallu que Z fasse un « séjour indéfini » chez son « vrai » père pour qu'une issue soit formellement envisageable sur le mode d'une passivation à l'égard du père. Mais c'est là justement que se révèle l'asymptotique de cet indéfini et la fausse sortie qu'aurait constituée cette version vers le père, parce que le symptôme n'y aurait pas plus trouvé son compte. C'est que la fonction du symptôme est, absolument, pour souligner ici la valeur de *constante* du symptôme, de permettre au sujet de se soustraire à la jouissance de l'Autre. La dette symbolique que contracte le névrosé à l'égard de cet Autre est le moyen d'ouvrir un compte avec cet Autre, de disposer d'un tiers bancaire, et de ne pas succomber à l'exigence surmoïque d'un remboursement *cash*. Dans la psychose, il y a aussi dette, mais qui n'est pas exprimable dans une valeur comptable. Est-ce un avantage ou un inconvénient ?

Pourquoi psychose « blanche » maintenant ? C'est la deuxième partie du livre. Là en somme, et le passage est ressenti par le lecteur comme un soulagement des rédacteurs, « le psychanalyste n'a plus seulement à s'écouter écouter ²⁴ », c'est-à-dire à se focaliser sur le transfert et le contre-transfert, mais à « penser le pensoir qui permettrait de ne pas penser (de refouler) les pensées dont la pensée détruit le pensoir ²⁵ ». « Blanche » est donc l'épithète qui dénote un fonctionnement dans lequel « le vide de la pensée » est entraîné par « l'identification projective ». On retiendra la parenthèse qui inscrit une précision, « refouler » = « ne pas penser », conclusion qui vise vraisemblablement à démarquer Donnet et Green du Lacan de la forclusion, mais qui est à mon sens précipitée parce que le problème est justement d'examiner si ce « pensoir » (pour garder ce néologisme précieux) n'est pas, dans la psychose, l'appareil de l'impossible refoulement. À ce titre, le problème est non pas celui de refouler « des pensées dont la pensée détruit le pensoir », mais celui d'examiner d'abord ce que veut dire *im-pensoir* ²⁶. Puisque référence est faite à Antonin Artaud (« les grands emplacements blancs »), entendons ce que celui-ci dit quand il se plaint de la déper-

23. *Ibid.*

24. *Ibid.*, p. 215.

25. *Ibid.*

26. *Au début*, forclusion du Nom-du-Père comme conditions dans l'Autre ; comme *résultante*, destruction de l'image spéculaire (par exemple). Donnet et Green confondent la cause et l'effet.

dition de pensée (*Correspondance avec Jacques Rivière*), qui désigne une expérience dans laquelle s'impose l'énigme d'un *ne pas penser* (où les trois premières personnes sont indifférenciées). Ce *ne pas penser* est différent de *je ne pense à rien* et contredit l'évidence cartésienne du cogito.

Ajoutons enfin que du coup est raté ce qui fait le prix de la raison psychotique, qui est de mettre en cause le *je* transcendantal de Kant en rejetant l'évidence du cogito. À ne pas voir la question appliquée à ces deux piliers de l'architectonique du penser par la psychose, on ravale la psychose à n'être qu'un avatar du « noyau psychotique » vu par les lunettes du névrosé, alors que chez Melanie Klein du moins, ce noyau était vu dans la perspective de la psychose. Ce choix se traduit par une inflation du recours au concept de projection, qui contraste d'ailleurs avec la distance prise par Freud avec ce concept, dès 1911. Le concept de projection, entendu comme transvasement du sujet à l'Autre, permet de faire l'impasse sur la forclusion qui, elle, fait signe d'une circonstance où ce transvasement est rompu. D'ailleurs, forclusion ou pas, ce transvasement est, réellement, impossible, ce dont témoigne le symptôme, qui dissymétrise le sujet et l'Autre. Si le concept de projection doit être maintenu, il ne pourra l'être qu'à tenir compte de cette exigence ²⁷.

« Psychose blanche » aurait pu rester une expression heureuse, mais sa prétention à être une invention théorique majeure n'a pas résisté à l'histoire de la psychanalyse ²⁸. « Le blanc de la pensée » est une réalité que la psychose autorise d'éprouver. Mais rien ne va dans le sens de justifier la constitution d'une catégorie à part, sinon une conception de la psychose incapable de s'extraire du modèle névrotique. Ainsi quand Donnet et Green écrivent : « Le rôle des objets externes montre que le sujet continue d'investir, à la différence du psychotique, le champ de la réalité ²⁹. » Comme si le désinvestissement du champ de la réalité signait seul la psychose ! Concernant le cas de Z, l'analyse se fait plus précise : la réalité « est l'objet d'une double inscription dont les deux sens coexistent. D'une part la réalité de l'objet est bien perçue : la projection, certes, en modifie considérablement l'appréhension, mais aucun délire, au sens strict, n'apparaît, ni dans le sens de la persécution par le mauvais objet, ni dans le sens de la protection par le bon objet ³⁰ ». En clair, ni délire de persécution, ni délire mégalomane. Certes, c'est vrai pour ce dernier, mais ce que Z énonce de la « mauvaise influence » de la mère est proprement délirant, même si

27. Dans son texte sur Schreber, Freud emploie le verbe *Aufheben* (pour qualifier la « sensation intérieurement supprimée »). C'est un terme cher à Hegel, qui indique un double mouvement suppression/conservation. D'une certaine façon, on retrouve dans le verbe *verwerfen*, sous un autre angle, celui du sens juridique, l'idée que la suppression se produit parce que l'acceptation n'a pas eu lieu à temps.

28. On peut faire la même remarque pour un autre syntagme, « Psychose froide », titre d'un livre d'Évelyne Kestermberg, Paris, PUF, 2001.

29. A. Green et J.-L. Donnet, *L'enfant de ça. La psychose blanche*, op. cit., p. 267.

30. *Ibid.*

c'est à bas bruit et sous une forme non évoluée. Cet énoncé n'est pensable que sur fond de non-castration maternelle (et pas seulement d'un démenti de celle-ci). Enfin, la dépression elle-même signe une tendance au désinvestissement de l'objet. Reste le blanc. Sans doute est-ce là une observation qui a sa valeur, quoiqu'elle ne soit pas originale. Pour Donnet et Green, ce blanc n'est pas un vide dépressif par perte d'objet. C'est un vide qui serait « l'expression des pulsions destructrices attaquant le processus de liaison ³¹ ». J'entends la thèse de la façon suivante : le détournement de l'objet partiel n'est pas déterminable, ce qui empêcherait toute dialectique entre bons et mauvais objets, faute de la négativation phallique. La pulsion de mort alors régnerait, au sens où le sujet serait passivé par l'Autre.

Donnet et Green précisent cependant cette première approche. Ce vide ou ce blanc correspondrait à une hallucination négative de la pensée, le vide étant représenté comme absence de représentation, et ce processus résulterait de ce qui spécifierait ladite psychose blanche : « La psychose blanche atteint l'identité du sujet par l'impossibilité de constituer l'hallucination négative de la mère dans l'identification primaire ³². » Ainsi, si j'entends bien encore une fois ce que disent les auteurs, « l'hallucination négative de la mère » serait, dans la répétition, le moment du *fort*, de la mère faite disparue dans la symbolisation primordiale, procès qui ne trouve sa scansion que dans la disparition du sujet, scandée par ce même *fort*. Cette analyse vaut d'être considérée, quoiqu'on ne saisisse pas bien le lien avec la proposition avancée plus haut du vide de la pensée comme conséquence de l'identification projective. Mais, outre le fait que l'emploi du terme hallucination ne soit pas homogène dans les deux passages que j'ai cités (hallucination comme retour dans le réel de ce qui a été forclos dans le symbolique d'une part, néantisation symbolique d'autre part), l'entreprise échoue sur l'incapacité à dépasser une théorie psychologique de la représentation. En témoigne la seule phrase : le vide *représenté* comme *absence de représentation*. Proposition doublement fautive : il eût fallu d'abord essayer « le vide *figuré* comme... », puisque *figurer* concerne ce qui n'est pas représentable. Puis constater, quant au vide de la pensée, l'échec même du figurer et accepter ce tronçon : *ne pas penser* – ni représenté ni figuré. On s'interroge alors sur l'obstination des auteurs à censurer jusqu'au bout... la forclusion. Il y aurait pourtant eu une amorce simple pour ouvrir correctement la boîte : là où le sens *blanc* fait défaut, peut le blanc advenir. Un dernier mot rétroactif : c'est quand même par un forçage qu'est attribué à Z ce phénomène du blanc, comme si, en fait, l'épithète avait trouvé la raison de son maintien plus dans l'incomplétude annoncée de la notion que Donnet et Green se faisaient, avant ce livre, de la psychose, que pour s'ajuster à la clinique de cette rencontre.

31. *Ibid.*, p. 270.

32. *Ibid.*, p. 284.

Psychose ordinaire

Psychose ordinaire est le titre d'un livre collectif³³, mais vectorialisé, en amont et en aval, par Jacques-Alain Miller. D'emblée, l'enjeu est explicitement posé. Ainsi, dans le premier texte, rédigé par Hervé Castanet et Philippe de Georges, on peut lire : « Cette voie consiste à faire toute sa place à la clinique "borroméenne" contemporaine des séminaires *RSI* et *Le sinthome*, au-delà de la clinique structurale distinguant entre névrose et psychose en fonction de la présence ou de l'absence de l'opérateur qu'est le Nom-du-Père³⁴. » On remarquera que, pour les deux auteurs, l'avènement du borroméen rend caduque la distinction entre névrose et psychose fondée sur le Nom-du-Père, ou sa forclusion, ce qui n'est pas la même chose que de considérer cette distinction comme toujours pertinente mais subordonnée à la relation du sujet au symptôme pour ce qu'il en est de la dialectique du désir. Pour reprendre, à rebours, le cas de M. Z, j'ai soutenu l'hypothèse que la confrontation avec le *être un père*, jailli du couronnement de son talent d'accordéoniste (on trouve, dans la névrose, un pendant dans le désarroi de l'étudiant qui a fini ses études et doit choisir sa vie après l'apprentissage, la *Bildung* goethéenne), résulterait de ladite forclusion. L'absence de Nom-du-Père est l'absence de l'opérateur identificatoire qui fonde la liberté du sujet, son exceptionnalité, sur le deuil de l'objet. Mais cela ne résout pas une autre question. Pourquoi M. Z ne trouve ni dans le chef d'orchestre, ni dans son père l'autre, avec un petit a, qui lui aurait permis d'éviter la déception de ne pas trouver d'Autre ou la déception de trouver un Autre qui l'aurait stérilisé ?

Revenons à *Psychose ordinaire*. Son enjeu était déjà perceptible dans le texte préparatoire à la convention d'Antibes dont ce livre est le compte rendu, avec l'introduction de termes tels que néodéclenchement, néotransfert, néoconversion, néopsychose. *Neo*, ce n'est pas rien ni personne, c'est un terme grec qui, s'il est traduit habituellement par nouveau, possède un champ sémantique original en tant qu'il signifie avant tout « jeune » et, par extension, « récent ». « Jeune psychose » donc, ce pourrait être l'intitulé d'un mouvement politique. Cependant, pour dresser aussi précisément que possible la scène de cette convention, je me suis d'abord attelé à relire un article ancien de J.-A. Miller, intitulé « Clinique ironique », paru en 1993 dans le numéro 23 de *La cause freudienne*. C'est en effet dans ce texte qu'on peut trouver frayée avec déjà beaucoup de netteté l'orientation qui aboutira à cette « jeune psychose ». *L'incipit* de l'article est éclairant, je cite : « Je me suis posé dans toute sa généralité le problème de la clinique différentielle des psychoses, et j'ai pensé clarifiant pour commencer de lui opposer une clinique universelle du délire. Je propose à la clinique différentielle des psychoses, pour son fondement, une clinique universelle du délire. Rien de moins.

33. Jacques-Alain Miller (sous la dir. de), *Psychose ordinaire*, Agalma, 1999.

34. *Ibid.*, p. 15.

J'appelle clinique universelle du délire celle qui prend son point de départ de ceci que tous nos discours ne sont que défense contre le réel. »

Clinique universelle du délire, ou clinique du délire universel, c'est à voir. L'important est que le délire soit défini comme défense contre le réel. On appréhende sans mal la corrélation entre d'une part cette thèse et celle qui met en avant la forclusion généralisée et d'autre part cette invitation subreptice, à laquelle les psychanalystes millériens ont du mal à résister, à considérer qu'on passe avec Miller d'une théorie restreinte à une théorie générale de la forclusion. Miller lui-même ne tire pas cette conclusion, et on remarquera qu'il ne fait pas de la clinique universelle du délire le fondement de la clinique différentielle *entre* psychose et névrose mais *des* psychoses. Cela étant, la thèse, dans sa logique, permet et même incite à une telle conclusion, à une telle refonte qui bien sûr, pour autant qu'elle entame la doxa lacanienne du Nom-du-Père, est délicate à manier et à soutenir explicitement. Dans un premier abord, cette notion du délire comme défense générique contre le réel est loin d'être sans intérêt. Un tel délire serait transversal, c'est-à-dire présent dans les trois formes d'assujettissement (psychose, névrose, perversion). C'est une notion qui résonne avec l'antipathie entre réel et sens, dont la dureté s'accroît dans le tout dernier enseignement de Lacan. Le sens, pourrions-nous dire aussi, est une défense contre le réel, et en tant que tel *tout sens est délirant*.

Pour en avoir le cœur net, poursuivons cependant l'enquête. Dans cet article, Miller fait du schizophrène l'élu, celui qui, entre les sujets psychotiques, serait en mesure d'atteindre à l'exigence d'une telle clinique universelle par son ironie. Qu'est-ce à dire ? Très finement, Miller oppose l'humour, qui pré-pose l'Autre et s'origine de lui pour rire ou sourire du sujet, et l'ironie qui « va contre l'Autre ». L'ironie, elle, n'est pas riieuse. Elle dit « que l'Autre n'existe pas », faisant ainsi valoir, c'est ce que souligne Miller, l'*incroyance* propre au sujet psychotique³⁵. Or, ce n'est pas rien que de repérer comment cette thèse fameuse, *l'Autre n'existe pas*, se surimprime à celle de l'*Unglauben* psychotique. L'Autre n'existe pas, ça peut s'entendre selon des acceptions très distinctes, voire divergentes. Si l'Autre est pris dans le sens de lieu du signifiant, en tant que supporté par un autre avec un a minuscule, dire qu'il n'existe pas signifie d'abord qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre, c'est-à-dire de point extérieur à l'Autre à partir duquel serait disponible un jugement infaillible sur le sens à donner aux événements langagiers constitués par les manifestations de cet Autre. Autrement dit, à la question « que me veut l'Autre ? », qui tient le sujet en éveil, il n'y a pas d'Autre de cet Autre qui puisse répondre à la place du sujet. Par ailleurs, dans un tour qui lui non plus ne me choque pas, Miller en déduit que la psychanalyse pourrait devenir caduque, nous pourrions, dit-il, « en être guéris » s'il était possible de greffer cette

35. Sur l'*Unglauben*, cf. dans ce même numéro l'article de Nicolas Guérin.

ironie du schizophrène dans la névrose, moyennant quoi le névrosé réaliserait, faisant l'économie d'une cure, que l'Autre, bel et bien, dont il craint la castration, n'existe pas.

Il me semble avoir honnêtement distribué la donne. Pour maintenant conclure ce questionnement, je vais me saisir d'un fil apparemment secondaire. Après avoir affirmé que l'ironie, du schizophrène donc (peut-être, au passage, peut-on se demander pourquoi le mélancolique Kierkegaard, dont la thèse universitaire porte sur le concept d'ironie, n'est pas évoqué), dit que « l'Autre n'existe pas », Miller ajoute qu'elle dit aussi qu'« il n'y a pas de discours qui ne soit du semblant », et que ces deux propositions sont congruentes. Cette assertion, qui peut passer comme lettre à la poste, mérite toute notre attention. Certes le schizophrène est bien celui qui instruit le procès de l'impropriété langagière et qui, à ce titre, introduit irremplaçablement un des axes constituants de ce qu'on appelle, de façon insatisfaisante, la culture. Mais ce qui est problématique dans l'assertion est que le discours comme semblant est donné comme équivalent du délire comme défense, ou du moins les deux appartiendraient au même ordre, *alors qu'au contraire, pour Lacan, le discours comme semblant est ce qui permet d'échapper au délire*. Semblant, c'est-à-dire immixtion dans le discours, aux commandes mêmes du discours, d'une opération d'évidement de sens, homologue à l'invention du zéro³⁶. C'est ce qui permet au discours d'inclure un cran d'arrêt qui empêche la virtualisation sans limite de la chose et ainsi de ne pas fermer la contingence qu'un dire émerge, un dire, c'est-à-dire une énonciation prenant poids (ce n'est pas une métaphore) du réel.

Supposons que le délire soit la défense primaire contre le réel, soit. Dans cette perspective, le fantasme est un cas dégénéré du délire. Or, on ne peut oublier que le fantasme est « la seule entrée dans le réel » pour autant qu'il inclut dans son montage, bien que sous une forme qui le masque, l'agent de la séparation, le père réel. Il n'est pas sûr ainsi que le délire soit du même ordre que le fantasme, justement parce que ce qui le caractérise, c'est tangible dans la cure d'un sujet psychotique, est le fait que, incessamment, les éléments qui pourraient composer le fantasme glissent et, ratant de faire fantasme, font délire faute d'inclure l'agent de la castration. Sans doute le père réel est-il bien là dans la psychose, sous la forme imaginarisée aussi d'un père infallible, d'un père au-dessus des lois, d'un père inexistant, mais ce qui fait défaut, c'est bien l'accès à la « raison » du père réel par le moyen de la critique du père symbolique. C'est en explorant la castration du père en effet qu'un sujet peut faire l'expérience d'une limite à cette castration. « Fais-moi peur », « blesse-moi », ne cesse de dire Hans à son père, soit : présentifie un *incastrable* sur quoi je puisse fonder ma liberté, c'est-à-dire le contraire de la phobie.

36. Dans un système décimal par exemple, c'est la place vide, que les Babyloniens notaient par deux cunéiformes inclinés, qui permet de distinguer les unités des dizaines, des centaines, etc. (cf. Seife, *Le zéro, biographie d'une idée dangereuse*).

En fait, ce dont il s'agit dans le délire universel, ce n'est pas le délire au sens où nous le rencontrons comme réponse élaborée par le sujet psychotique, délire de persécution ou mégalomane par exemple, c'est la virtualisation par le langage. De ce point de vue, *le délire n'est jamais premier*. Ce qui est premier, c'est le contrage, par le symptôme, de la virtualisation par le langage. Dans l'article de Freud que je n'hésite pas à considérer comme le plus avancé (n'oublions que c'est Lacan qui a extrait cet article des oubliettes), « *Die Verneinung* », le partage *Bejahung* (affirmation)/*Verwerfung* (rejet) veut dire que la *Bejahung*, l'accueil de la chose dans le champ du symbolique, a pour conséquence la néantisation virtuelle de la chose. À l'entrée de l'édifice du langage, il devrait y avoir cet avertissement : au-delà de ce seuil, l'être sera transféré à une matérialité, celle du signifiant, qui rend caduque votre propre matérialité. C'est à ce seuil que nous rencontrons la fonction du symptôme en tant qu'elle objecte à cette virtualisation. Le symptôme est la marque par laquelle le réel s'impose comme non-rapport sexuel, c'est-à-dire en tant que dissymétrie entre je veux jouir de l'Autre et je ne veux pas être joui par l'Autre.

Or, cet Autre qui n'existe pas, nous allons le retrouver dans *La psychose ordinaire* : « Quand l'Autre existe, on peut trancher par oui ou par non [...]. Mais quand l'Autre n'existe pas, ce n'est pas simplement dans le oui-ou-non, mais dans le plus ou moins [...] ³⁷. » Suit une allusion à la théorie des ensembles flous de Zadeh. Souvenons-nous de la connexion que j'ai établie entre la lecture que fait J.-A. Miller de cette affirmation « l'Autre n'existe pas », avec des conséquences qu'il en tire, et la position d'incroyance foncière dont il crédite le sujet de la structure puisque, pour lui, le sujet psychotique, c'est le sujet de la structure (ce qui relève le discret cordon ombilical qui relie Jacques-Alain Miller à Melanie Klein, mais, contrairement à Donnet et Green, c'est la psychose qui est modèle de la névrose et non l'inverse). Débat décisif : il y a ceux qui tiennent la psychose pour un déficit et la névrose comme le purgatoire de la normalité. Il y a ceux qui tiennent la psychose pour l'état premier, et le choix névrose et psychose comme subséquent. La position de Lacan ne relève ni de l'un, ni de l'autre de ces positions. Pour trois raisons : il ne tient pas la psychose pour l'état premier ; il considère que, de toute façon, au regard de la psychanalyse, c'est non pas la relation au fantasme qui prévaut (cette relation qui permet de distribuer psychose, névrose, perversion) mais la relation au symptôme, « la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui ait un sens, qui conserve un sens dans le réel » (19 mars 1977) ; enfin, il conserve l'opposition entre symptôme/sinthome et Nom-du-Père. Je vais développer ces points *infra*, mais il est d'ores et déjà patent qu'en assimilant la symbolisation primordiale à un délire, Jacques-Alain Miller méconnaît la spécificité du délire.

37. Jacques-Alain Miller (sous la dir. de), *Psychose ordinaire*, op. cit., p. 231.

Avant de poursuivre cet examen théorique, examinons un des cas autour desquels les interventions à ce colloque vont souvent tourner, pour essayer de peser les conséquences sur la direction des cures de la thèse millérienne. Cette thèse implique-t-elle l'effacement de la distinction entre névrose et psychose ? Ce n'est pas sûr, Miller étant souvent moins millérien que certains de ses élèves. Mais ce qui infléchit indubitablement l'enseignement de Lacan est cette torsion qui, de « quelque chose d'assez léger », transforme le Nom-du-Père en un quasi-handicap et propose en somme une conception déficitaire de la névrose ! Une orthodoxie se met en place qui fait de la névrose un handicap majeur quant à la fin d'analyse, pour cette raison que le névrosé ne croit jamais tout à fait que l'Autre n'existe pas. Là où le psychotique pourrait aller droit au but – voire se passer d'analyse – puisque ce qui est censé constituer la fin se trouve à son principe. Le problème est de savoir si ce n'est pas l'impensé de la castration qui, délestant le symptôme de rendre raison du réel, conduit quelquefois le psychotique à ne pas pouvoir extraire son désir de son délire.

Abordons le cas qui nous semble le plus instructif. Une jeune femme est atteinte d'une tumeur maligne au cerveau. Elle est opérée et ses médecins lui disent qu'il faudra attendre cinq ans avant de se considérer comme « réellement sortie d'affaire ». Elle entreprend alors une analyse et déclare d'emblée qu'elle attend de celle-ci qu'« elle lui confirme l'origine psychologique de sa tumeur et que cela la prémunisse d'une récurrence ³⁸ ». À juste titre son analyste détecte dans cette certitude un énoncé délirant. Son analyse, avant la date fatidique des cinq ans, se déroule autour du signifiant « tumeur » et donne lieu à une reconstruction de son histoire, dont une des clés semble être la certitude qu'avait sa mère d'avoir été conçue au cas où sa sœur aînée mourrait. « Elle était donc comme moi un enfant en réserve. » En effet, deux jumeaux étaient morts avant la naissance de l'analysante. L'analyste note que l'analysante semblait apaisée de savoir qu'elle occupait « la place d'un mort ». Or, une bascule du procès analytique va se produire à la suite d'un triple événement. Elle accouche d'un fils. Sa mère meurt le lendemain. « Ma mère m'a laissé sa place. C'est comme si je pensais de moi que je ne suis pas encore née ³⁹. » À la même époque, ses médecins lui apprennent qu'elle est sortie d'affaire.

Son analyste se demande ce qui a précipité cette bascule et note qu'en tout cas, le signifiant « tumeur » lui fait désormais défaut dans sa fonction de capitonnage, plus exactement de « métaphore délirante ». Dans la discussion, Jacques-Alain Miller avancera qu'il s'agit, avec ce signifiant, d'un *sens joui*. C'est une appréciation que je partage, d'autant plus qu'on peut en déduire que ce fruit du rapport de l'imaginaire au symbolique est foncièrement volatil, puisque la signification phallique n'est pas en

38. *Ibid.*, p. 186.

39. *Ibid.*, p. 188.

mesure d'en garantir la pérennité. Cela étant, il semble que la déstabilisation soit due à la conjonction entre la naissance d'un fils et la mort de la mère, qui, en précipitant l'analysante à la place imaginaire de la mère (« ma mère m'a laissé la place »), met cette analysante non plus à la place d'un *mort* mais à la place d'une *non-née*. La naissance, l'assomption de sa naissance, en tant qu'elle dépend du Nom-du-Père, n'ayant pas eu lieu, le sujet se trouve sans recours devant un Autre qui s'acharne à ne lui laisser aucune possibilité de dire non, par un symptôme, à sa passivation. D'où l'alternative dans laquelle désormais elle se trouve : ou bien on la croit, c'est-à-dire qu'on accueille ce qu'on nomme délire (tout ce qui a trait à une persécution par l'Autre) comme le symptôme par lequel elle dit non à la passivation, ou bien elle se tue – solution finale où l'acte de se tuer parerait, paradoxalement, à la passion d'être virtualisé par l'Autre tout en la réalisant.

Ce compte rendu de cas est plutôt remarquable, mais il ne sert en rien à éclairer ou à accréditer les propositions que j'ai citées au départ. Manifestement, la forclusion du Nom-du-Père reste patente, bien que peu abordée en tant que telle. Les néo restent éteints. Quant à l'Autre, est-ce que le sujet n'y croit pas ? Lui poser la question : « Est-ce que vous croyez à l'Autre ? » reviendrait à demander à un nageur en train de se noyer : est-ce que vous croyez à la vague qui est en train de vous engloutir ? En revanche, le sujet a besoin qu'un autre au moins croit qu'il est en train de se noyer, et qu'il *ne veut pas* se noyer, c'est-à-dire *croit à son symptôme*. L'Autre auquel le sujet psychotique ne croit pas ne serait-il pas l'Autre de la loi ? soit le Nom-du-Père ? Cela renverserait la perspective, parce que, pour cesser réellement de croire que l'Autre de l'Autre existe, il faudrait d'abord croire à l'Autre de la loi (cas de la névrose) ou à une des fictions que le sinthome autorise.

III

De la mise en série de ces trois cas, celui rapporté par Helen Deutsch, celui de monsieur Z et celui exposé dans *Psychose ordinaire*, il ne me semble pas qu'on puisse récuser, si peu que ce soit, la thèse de Lacan sur la forclusion du Nom-du-Père, en tant que celle-ci fait solution de continuité entre névrose et psychose. Ce qui est en jeu, avec le Nom-du-Père, c'est la production d'une signification (*Bedeutung*) du phallus par la métaphore paternelle. La question décisive reste la question freudienne de la castration maternelle : rien ne peut assurer au sujet qu'il n'est pas le signifié de l'Autre maternel, sinon cette opération, métaphorique, par laquelle ce signifié fait place, au moyen de cette nomination du père par le père, à un évidement de tout sens, où émerge la signification du phallus, soit l'impossibilité d'être et d'avoir en même temps. Seul le père réel s'autorise, sans y penser, d'excepter à cette loi pour la fonder. Quand le signifiant qui est l'élément constituant de cette métaphore est forclos, et que

le signifiant *être père* est rencontré par le sujet auquel il ouvre l'abîme d'une exception qui ne fonde aucune loi (« un père comme sans raison », écrit Lacan dans « L'étourdit »), se produit le désarrimage des identifications qui, jusqu'alors, tenaient le sujet. Comment faire l'économie de la métaphore paternelle, alors même que l'existence logique du Un n'est assertée, selon deux convergences, que par elle : le Un nomme le zéro de l'absence de sens, l'incompatibilité de l'être et de l'avoir permet de nommer un deux qui n'est pas celui de l'addition. En définitive, quel que puisse être le sort final du Nom-du-Père et de ses rejetons, aux siècles des siècles, reste ce réquisit qui tient à la logique en tant que « science du réel » : la fonction phallique installe au cœur de tout discours, c'est-à-dire de toute association de l'un avec l'autre, un jeu qui dépasse le rapport du sujet à l'Autre, ce dont on verra l'importance décisive dans la modulation des transferts.

Pour finir de dresser la scène théorique d'avant *Le sinthome*, rappelons que le Nom-du-Père concerne la partie gauche du tableau de la sexualité, celle dans laquelle figure le point d'exception du père réel qui fonde l'ensemble régi par la fonction phallique, et que le symptôme, lui, relève de la partie droite, celle dans laquelle la fonction phallique, se démontrant y tourner court, se révèle l'espace non métrique de la jouissance féminine. Y compris dans *Le sinthome* d'ailleurs, la corrélation du Nom-du-Père au *tout* et du symptôme au *mais pas ça* confirme la validité de cette division gauche/droite⁴⁰.

Gauche/droite

Autre maintenant est la question de savoir quelle est l'incidence sur cette théorie formée de l'élaboration, à propos de Joyce, dans le séminaire de 1975-1976 *Le sinthome*, du couple symptôme/sinthome et du concept de suppléance. Le sinthome peut suppléer à la forclusion du Nom-du-Père par une borroméanité d'artifice, celle dont le prototype clinique est le nouage borroméen, par le sinthome de l'art d'écrire, du couple réel/symbolique et de l'imaginaire. Si le sinthome pouvait se définir par cette seule fonction, on serait en droit de le considérer comme un opérateur générique de la borroméanité, de la nomination dans son principe, et par conséquent en droit de faire du Nom-du-Père un opérateur local. On pourrait dès lors remplacer le quatrième rond du Nom-du-Père dans RSI par le quatrième rond du symptôme, et arguer de surcroît que la qualification de « réalité religieuse » attribuée par Lacan à celui-là justifie suffisamment son éviction par celui-ci.

Cette lecture est-elle suffisante ? Certes, Lacan introduit la suppléance en tant que compensant le défaut du Nom-du-Père et en tant qu'ayant pour fonction de nouer

40. J. Lacan, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Le Seuil, 2005.

ce qui, à cause d'une faute du nœud, ne l'a pas été : « Ce que je propose ici, c'est de considérer le cas de Joyce comme répondant à une façon de suppléer à un dénouement du nœud ⁴¹. » Dans la leçon conclusive, Lacan précise le nouage concerné : celui du couple non borroméen du réel et du symbolique avec le rond libre de l'imaginaire au moyen de l'*ego*, quatrième corde qui, relevant du sinthome, impose en même temps une conception non imaginaire du moi. Le résultat est un nouage borroméen, malgré la « faute » initiale. Cependant, si incontestablement dans ce cas le sinthome supplée à une fonction dont l'opérateur est absent, mais qu'il accomplirait sinon, ne faut-il pas, entre les lignes, déchiffrer une partition plus fondamentale : *le sinthome suppléerait à ce à quoi le Nom-du-Père ne peut intrinsèquement accéder* ⁴².

Là où le Nom-du-Père, à réussir, échouerait, c'est à autoriser l'émancipation du sujet (femme ou homme) d'un enfermement dans une castration tendanciellement passivante et formatant la singularité de chacun sous l'égide d'un douanier pontifical. *A contrario*, le sinthome aurait cette vertu, en se soutenant d'un indécidable et non d'une exception d'irradier cet espace ouvert d'une jouissance d'éversion. Pour relier furtivement mais fermement le statut de cet espace avec la façon dont le corps répond aux questions, insolubles mentalement, des antinomies, disons que c'est dans cet espace que l'extase délivre son message : l'Autre est fait exister par l'amour, sans pour autant obliger à la fusion. Ou bien, autre modalisation du même éprouvé : passivation sans un Autre consistant ⁴³. En tout cas, il s'avère que si le sinthome peut suppléer à la fonction du Nom-du-Père, dans des conditions qui restent à étudier, en particulier au regard de ce binôme incertain psychose déclenchée/non déclenchée, le Nom-du-Père n'est pas homologue au sinthome. Ajoutons que le Nom-du-Père est permanent. Au sens que la négatation phallique qu'il institue est sans retour, là où les identifications du sujet psychotique sont définitivement précaires. Enfin, la question de la transformation du symptôme en sinthome accuse encore l'hétérogénéité du Nom-du-Père et du sinthome. Le symptôme en effet ne devient sinthome qu'en acquérant sa capacité de suppléance. Auparavant, en tant que volonté de ne pas être joui par

41. *Ibid.*, p. 87.

42. On ne peut se cacher qu'il y a, chez Lacan, une double face du Nom-du-Père. Dans la « Préface à *L'éveil du printemps*, de Wedekind », l'homme masqué, qui incarne le Nom-du-Père, est ce qui permet au sujet d'affranchir la loi de la mort. Dans *Le sinthome*, c'est un bouchon. Comment lire ce *bi-frons* ? Le Nom-du-Père peut ne pas être un bouchon, c'est dire qu'il peut ne pas transformer la réalité psychique en « réalité religieuse », à la condition du primat du symptôme sur le Nom-du-Père *dans la direction de la cure*. Cependant, il n'est pas, en soi, le passage vers l'autre jouissance. Sans étonnement, c'est à la récurrence de la deuxième antinomie que nous sommes confrontés : le Nom-du-Père est un simple (même s'il y a plusieurs simples), sans lui la division peut aller à l'infini, sauf à poser l'*ego* qui fera fonction de « simple ». Le *hic*, c'est que cet arrêt a lieu alors au niveau de la génération du sujet et non *en lien* avec la génération ascendante.

43. Une réplique, dans la pièce de Lars Norén, *Eaux dormantes* (inédit, traduction de Katrin Ahlgren et Claude Baqué) donne à lire ce dont il s'agit : « *Sophie* : J'aime bien quand on me touche, mais je n'aime pas que ce soit toi, toi ni quelqu'un d'autre, qui le fasse. »

l'Autre, il antécède logiquement la mise en place du Nom-du-Père. Pour être aussi clair que possible, le symptôme est en somme, n'hésitons pas devant ce forçage, structurellement congénital, tandis que le Nom-du-Père vient assurer, dans un second temps, le sujet, par la castration de l'Autre maternel, qu'il est préservé d'être joui par l'Autre, avec comme conséquence, pour lui-même, d'avoir à s'inscrire dans cette loi qu'aucun Autre ne peut prétendre à passiver totalement quelque sujet que ce soit. En avançant une proposition qui ne figure pas littéralement dans le séminaire *Le sinthome*, je sais encourir les foudres des gardiens vétilleux d'une église dont ils s'imaginent le tabernacle. Pourtant, il est difficile de nier que la proposition avancée ultérieurement par Lacan sur la fin d'une psychanalyse comme identification au symptôme résonne fortement avec la perspective offerte par la suppléance. Cela pour l'aval. Quant à l'amont, il n'est pas moins instructif. Ainsi, la double distinction entre manque et perte, entre castration et division du sujet incite déjà à relativiser le complexe de castration. En nous tenant d'abord au seul registre de la névrose, il est patent que la détresse sans recours (*Hilflosigkeit*) comme expérience inaugurale du défaut de l'Autre peut bien se métaboliser grâce à la négativation phallique. Ce n'est que dans un second temps, aléatoire, que cette détresse, dès lors qu'elle pourra être articulée – dans la cure analytique si c'est le cas –, pourra faire l'objet d'un accueil, d'un *a-sentiment*, qui permettra au sujet de s'assumer et de s'aimer comme vivant. En termes doctrinaux, n'est-ce pas faire de la castration maternelle sinthome et pas seulement conséquence de la métaphore paternelle ? En revanche, dans la psychose, la clinique nous dicte une réserve : un sinthome peut fort bien suppléer à ce que le Nom-du-Père ne peut de toute façon accomplir, sans suppléer à sa forclusion pour autant.

Retour au « préliminaire »

Ce qui vient après (μετῶ) la question préliminaire de 1958 concerne la direction de la cure dans la psychose. Bien entendu, pour aborder ne serait-ce qu'*a minima* ce chapitre, il faut partir de ce sur quoi finit le texte de 1958, le transfert. Dans la cure des névrosés, on sait comment se présente l'aporie du transfert et comment elle peut se résoudre : l'interprétation, venant de l'Autre du transfert, se fige instantanément en suggestion, qui renforce et le transfert et la résistance au transfert, sauf... si l'interprétation est originée d'un lieu de nulle part, d'un lieu impersonnel (ni celui du sujet, ni celui de l'Autre). Elle s'impose alors comme voix du réel, formule qui, il faut le noter, pourrait convenir à une hallucination auditive. Or, la différence est que, justement, l'hallucination auditive résulte d'une attribution subjective d'un énoncé à l'Autre, là où l'interprétation ne réussit justement qu'à ne pas pouvoir être attribuée à quiconque. Elle est un sens, mais un sens non joui par l'Autre ou par le sujet, qui sont l'un et l'autre barrés par son dire même. « Effet de sens réel », dit Lacan, conséquence d'un processus langagier qui ne représente pas, mais qui présente, s'insérant

dans la réalité comme un moment d'expansion du réel qui modifie, rétroactivement, le rapport du sujet à la réalité. Or, dans la psychose, nous pourrions d'emblée convenir que l'interprétation ainsi définie a toute sa place, et que c'est même le poète le moins névrosé qui soit, Hölderlin, qui en a donné la formule magique dans ce vers, que ces contemporains ont trouvé énigmatique : « Jusqu'à l'heure où le défaut de Dieu soit une aide » (« So lange, bis Gottes Fehl hilft ⁴⁴ »). Là se situe le génie de la psychose et il faut chercher ailleurs sa pathologie. Si, pour la névrose, elle est dans l'embrouille par suggestion, elle est, pour la psychose, dans l'embrouille par l'érotomanie. Certes, tout transfert psychotique n'est pas érotomane mais il est indéniable que le psychanalyste est assigné, dans la relation transférentielle avec un sujet psychotique, à une place non décalable sur celle qu'il occupe dans le transfert névrotique. Pour caractériser génériquement (c'est-à-dire sans distinguer paranoïa, schizophrénie, psychose maniaco-dépressive) ce transfert, je dirai que le sujet doit, par ledit transfert, s'assurer que *l'Autre ne se dérobe pas* (au sens où Dieu se dérobe pour Schreber, qui essaie d'y parer par le miracle du hurlement). Pour ce faire, il faut alimenter cet Autre de paroles (ou l'aimer pour répondre à sa demande supposée d'amour dans l'érotomanie), mais cela n'étant pas satisfaisant, il n'est pas exclu qu'il faille aller jusqu'à le détruire pour s'assurer, par cette ordalie, qu'il était bien là. L'aporie est à ce niveau : l'Autre doit, pour ne pas se dérober, jouir, mais dès lors je suis purement passivé par lui, ce que je refuse. On peut saisir que, différenciellement pour le névrosé, le Nom-du-Père l'assure d'une permanence de l'Autre, dont il s'agit donc d'aménager la vacance. Dans un cas pionnier ⁴⁵, exposé en mai 1983 à Montpellier, Michel Silvestre rapporte que son analysant avait fini par lui expliquer qu'il lui téléphonait pour « vérifier seulement » s'il « était bien là », confirmant ainsi que le transfert s'inscrit dans la mise en place d'un Autre qui ne se dérobe pas.

Concernant la question épineuse de l'Autre qui existe ou qui n'existe pas, toute élucidation implique de mobiliser les catégories forgées par Lacan de « consistance » et d'« existence ». Le « trop de présence » de l'Autre, dans la psychose, n'est que l'avvers d'une ex-sistence qui se dérobe. On peut souvent constater que ladite « réticence » du sujet psychotique à faire part, à son analyste, de son impuissance ou de ses élucubrations délirantes s'enracine dans une volonté de protéger son analyste d'une disparition, dans la mesure où c'est du non-défaut de l'analysant que l'analyste demeurerait. Son ex-sistence n'est pas, et sa consistance est celle que lui confère le sujet. C'est pourquoi on ne peut s'accorder avec le court-circuit millérien. Pour se séparer de l'Autre existant, il faut consentir d'abord à cette existence, car *nul ne peut se séparer d'un Autre qui n'existe pas*. L'immense poète qu'est Artaud doit construire l'Autre qui

44. Titre du poème (écrit en 1801) : « La vocation du poète ».

45. Dans *Actes de l'École de la cause freudienne, La clinique psychanalytique des psychoses*, vol. IV, 1983.

existe dans les *Cahiers de Rodez et de retour à Paris* pour s'en séparer dans ses poèmes ⁴⁶. Un Autre consistant, qui dépend spéculairement du sujet, ne suffit pas.

Or, face à cette aporie propre au transfert psychotique, la doxa des psychanalystes lacaniens semble bien être de considérer que, puisque l'imputation faite à l'Autre de jouir du sujet est, par définition, délirante, il faut commencer par signifier au sujet que, cette jouissance étant celle du sujet *projetée* sur l'Autre, c'est dans le sujet que doit porter la soustraction de jouissance. Du coup, ce qui est raté, c'est la fonction de cette imputation, qui est de s'assurer qu'au moins, s'il jouit de moi, l'Autre ne se dérobera pas. Fonction insupportable certes, mais comment ne pas être écartelé, faute d'Atlantide, entre Charybde et Scylla ? C'est dans cet embarras que se trouve Michel Silvestre dans ce texte pourtant courageux, et fécond pour la mise à plat du problème. Il explique comment, après avoir dû s'opposer à une volonté de jouissance meurtrière de son analysant, il a construit avec lui une sorte de pacte, dont la clause était, de son côté à lui analyste, « de gérer la jouissance dont il me fait le gardien ⁴⁷ ». La notation est incontestablement juste, mais le problème, comme le dit d'ailleurs Silvestre, est que, du côté analysant, la clause n'est pas définie, la tâche analysante reste dans le flou ; une homéostasie s'installe dans la relation analytique, dont la dialectique est sans cesse remise au lendemain, de peur sans doute que tout déséquilibre provoque un nouveau déchaînement du signifiant ou, pour y échapper, un acte létal. La question se pose de savoir si cette conduite homéostatique de la cure qui répond sans doute à un principe de précaution n'est pas paralysée par une équivalence théorique insue que pose le psychanalyste entre l'Autre et le sujet ⁴⁸. La question est d'importance, et elle n'est pas aisée à résoudre. Ce qui peut rendre en effet pathétique, jusqu'au tragique, le transfert psychotique tient à ce que le psychotique doit faire jouir l'Autre pour qu'il existe, mais, ce faisant, n'est-il pas contraint, ayant transféré la jouissance dans l'Autre, d'accepter en réciprocité d'être joui par lui, pour ne pas être coupé de tout jouir ? La seule issue à cette construction tautologique est de se rappeler que le symptôme est ce qui rend originellement impossible, *du fait du vivant*, le rapport sexuel, en articulant : *je ne veux pas être joui par l'Autre*. C'est un non inconditionnel, qui va de l'anorexie au suicide, de l'agression au meurtre, et qui réalise son hypostase dans le suicide élatif où le sujet est certain, par son abolition, d'offrir à l'Autre enfin le sujet qui lui manque pour exister. Il est donc nécessaire de prendre, dans ce transfert, le parti du symptôme, et de ne pas accrédi-ter ce qui en constitue la dimension justement délirante, à savoir que *le sujet pourrait réussir à devenir l'Autre*.

46. Cet Autre est-il construit par parthénogénèse ou bien l'autre, en tant que réel, est-il extrait, un par un, de l'Autre persécuteur pour fonder l'existence de l'Autre ?

47. M. Silvestre, art. cit., p. 157.

48. Ainsi, Colette Soler, dans son livre *L'inconscient à ciel ouvert de la psychose* (Toulouse, PUM, 2002), va dans ce sens en écrivant : « On voit que l'Autre, ici, dans lequel la jouissance est incluse, c'est aussi bien Schreber que Dieu » (p. 17).

Mutatis mutandis, c'est la même erreur qui est stigmatisée par Lacan concernant la névrose, de croire que, par telle ou telle manifestation d'amour ou de haine, l'analysant vise l'analyste en tant que personne.

Cela éclaire le chiasme concernant la polarité Autre/sujet dans la névrose et dans la psychose. Dans la première, l'Autre existe et ce qu'il s'agit d'obtenir pour le sujet, ce n'est pas d'atteindre la révélation que l'Autre n'existerait pas. Dans le commentaire que fait Lacan du mathème \mathcal{A} , dans sa leçon du 10 mai 1977, il dit : « Cette notion d'Autre, je l'ai marquée dans un certain graphe d'une barre qui le rompt, \mathcal{A} . Est-ce que ça veut dire que rompu ça soit nié ? L'analyse, à proprement parler, énonce que l'Autre ne soit rien que cette duplicité. » Comment lire cette assertion ? Il y a, d'une part si je puis dire, de l'Un, c'est-à-dire une limite du sécable (dans l'infiniment petit) ou de l'extensible (dans l'infini grand). Cela ne veut rien dire sur fini/infini, mais cela dit quelque chose sur le réel. En physique, ce sera : il y a un froid absolu – en deçà duquel on ne peut aller –, de même qu'il y a une vitesse indépassable. Il n'y a d'autre part rien d'autre qui puisse prétendre au même statut univoque du *il y a*. Et cela parce que l'Autre non seulement manque de l'Autre qui pourrait le garantir, mais parce que l'Autre, sans avoir à être nié, n'est jamais, pour le vivant parlêtre, que l'énonciation du couteau sans manche auquel il manque la lame, soit la condition de l'énonciation de sa propre inexistence. C'est en quoi effectivement il est duplice. Or cette duplicité est déjà indiquée dans la définition princeps du Nom-du-Père, qui inclut cette division entre le symptôme et le symbolique qui est la duplicité de l'Autre et d'ailleurs, corrélativement, du sujet. L'insuffisance de cette première définition n'est pas que le Nom-du-Père fonctionnait comme un Autre de l'Autre, sinon dans la perversion, mais que le Nom-du-Père était impropre à faire signe de ce que le quadrillage de l'espace par une loi est impuissant à situer l'objet, puisque l'objet n'est aucune substance.

Dans la psychose, l'Autre n'est tenu qu'au prix de le faire jouir. Ce qu'il s'agit alors d'obtenir, c'est la même chose que dans la névrose : assumer la duplicité de l'Autre. Mais comment, puisque le Nom-du-Père n'est pas disponible comme index de cette duplicité ? L'action du père réel, qui excepte à la castration, a été suspendue, du fait que la règle, celle qui inscrit le père dans la loi, n'a pas été articulée. Autrement dit, la nomination, ou borroméanité, qui distingue R, S, I n'a pas fonctionné. Or, si dans la névrose il s'agit pour le symptôme de devenir sinthome en mettant en cause la garantie d'existence de l'Autre que procure le Nom-du-Père et ce par l'introduction d'un suspens de l'exception à la fonction phallique, dans la psychose le sujet est d'emblée sous le régime de ce suspens mais, pour pouvoir soutenir un transfert à l'autre, il a besoin de l'Autre, étant donné que l'existence de l'autre, l'autre qui n'est pas une décalcomanie, implique dialectiquement la garantie, transitoire, de l'Autre. Pour qu'il parvienne à la duplicité de l'Autre, le psychotique doit s'autoriser à se séparer de

l'Autre sans que cela ait comme résultat que l'Autre se dérobe. Certainement la passe des analysants psychotiques qui sont devenus analystes sera en mesure d'éclairer et de donner forme à cette intuition ⁴⁹.

Nous n'en sommes pas là, et d'ailleurs peut-être faut-il se demander à ce propos pourquoi le psychotique, sauf une exception au moins qui confirme vraiment la règle (Dali), refuse de s'autoqualifier tel, préférant volontiers cueillir ses épithètes dans l'étal clinique de la névrose. Est-ce peur superstitieuse de déclencher la folie en en reconnaissant l'éventualité, est-ce pour se protéger d'un préjugé social ? Pas forcément. La raison est moins psycho ou sociologique. Elle est de considérer que seule la névrose peut prédiquer l'être humain, parce qu'elle concerne un fantasme, alors que la psychose, justement d'exclure la forme Nom-du-Père du fantasme, soit une solution de filiation (qui suis-je ? fille ou fils de...), ne peut fonctionner comme prédicat. Ce qui est en jeu peut être articulé ainsi : « Le père est un symptôme ⁵⁰. » Autrement dit, il surgit comme élément qui objecte à la réciprocité de jouissance entre le sujet et l'Autre, réciprocité qui fait l'idéal inaccessible du sadisme. Le problème est que, dans le cas de la névrose, le père, comme symptôme, est interprété comme nom (nommé et nommant, nous l'avons vu), alors que dans la psychose, il n'est pas interprété ⁵¹ comme tel. Dès lors la question se pose de savoir si c'est toujours le sinthome comme suppléance qui confère un nom au sujet psychotique, comme dans le cas du « se faire un nom » de Joyce, ou si une volonté de ne pas céder sur son symptôme n'est pas en mesure de générer une réalité préservée de virer au surmoi.

On a pu accuser Lacan d'être un fourrier de la « vraie » religion (la catholique) parce qu'il s'était démarqué de l'athéisme carré de Freud. Le reproche n'est pas seulement infondé et malveillant, il rate ce qui est visé par Lacan : homologuer les « jaculations » mystiques et la littérature analytique. Interroger la raison psychotique s'inspire du même vœu. Si la question du transfert est bien la reformulation métapsychologique de la quatrième antinomie de Kant, la conséquence n'est pas que théorique, qui consisterait à résoudre l'existence ou l'inexistence de « l'être absolument nécessaire » par la découverte de sa duplicité : existant/non existant. L'effet est ailleurs. Il est que, dans la raison psychotique, le suspens de l'exception à la fonction phallique enclenche la psychose comme forme d'assujettissement, tout en lui ouvrant un espace où la jouissance n'est plus sous le joug phallique. Bien entendu, ce n'est pas pour autant qu'il résoudra les antinomies dont Kant a fait l'inventaire. Nul ne peut les résoudre théoriquement sous la forme représentative où elles sont posées. Mais, de ce que « l'être absolument nécessaire », chez le sujet psychotique, n'est pas supposé et

49. Cf. l'intuit de Bion, dans *L'attention et l'interprétation*, Paris, Payot, 1974.

50. J. Lacan, *Le sinthome*, op. cit., p. 19.

51. Dans la perversion, il est interprété comme nom, mais le démenti consiste à masquer que le nom répond à l'émergence du père comme symptôme.

de ce que, pour cependant en finir avec lui, il doive en forger la fiction, par le délire éventuellement, y a-t-il pour lui une autre entrée que celle du névrosé dans la polarité angoisse/extase qui, affectant le corps, est une réponse venant du réel ? L'infini qui devient sensible dans l'extase ne réfère pas au même Autre qui fait imploser le sujet dans l'angoisse du même infini. Ce qui est sûr, c'est que la raison psychotique est moins portée à refouler ce transcendant non religieux. Sa ligne pourrait se dire ainsi : le père n'ayant rien nommé parce que n'ayant pas été nommé, ce n'est pas pour autant que le sujet doive renoncer à se trouver un nom, au-delà de la forclusion de celui du père : signature inventée d'Hölderlin, pseudonymes de Kierkegaard, hétéronymes de Pessoa, se faire un nom de Joyce, effacement et genèse du nom chez Antonin Artaud...